HAL
open science

# Du somatique au politique : l'atelier De l'imaginaire

Thierry Ménissier, Fabienne Martin-Juchat

## To cite this version:

Thierry Ménissier, Fabienne Martin-Juchat. Du somatique au politique : l'atelier De l'imaginaire. Recherches en communicationn, 2017, 10.14428/rec.v42i42.48333 . hal-01659731

**HAL Id: hal-01659731**

**https://hal.science/hal-01659731v1**

Submitted on 11 Dec 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# DU SOMATIQUE AU POLITIQUE : L'ATELIER DE L'IMAGINAIRE

Thierry Ménissier et Fabienne Martin-Juchat[1]

Un collectif d'universitaires et d'acteurs culturels et territoriaux grenoblois a conçu et animé un dispositif sur trois ans visant à renouveler les modèles de la participation et de la formation citoyenne. Ce dispositif nommé l'atelier de l'imaginaire a été conçu à partir des acquis théoriques des courants de la pragmatique. Nourri par ces acquis, l'intention collective a été non seulement de renouveler les modèles de la participation par des mises en situations sensibles intégrant de l'improvisation, mais aussi d'interroger la pertinence et les limites de la fabrication de situations visant questionner les représentations ambiantes et les imaginaires possibles. Ce texte vise donc à relater cette expérience du point de vue des universitaires, à préciser ses conditions de possibilité et à mettre en évidence ses enjeux et ses limites, à partir de retours d'étudiants collectés et des observations des chercheurs impliqués.

Un collectif d'enseignants-chercheurs et d'acteurs culturels et territoriaux grenoblois a conçu et animé un dispositif intitulé l'atelier de l'imaginaire qui visait à renouveler les modèles de la participation et

1 Fabienne Martin-Juchat est Professeure des universités, Sciences de l'information et de la communication, Univ. Grenoble Alpes, Groupe de Recherches sur les Enjeux de la Communication (GRESEC). Thierry Ménissier est Professeur des universités, Philosophie, Univ. Grenoble Alpes, Equipe de recherche Philosophie, Pratiques & Langages (PPL).

de la formation universitaire[1]. L'atelier de l'imaginaire, développé dans le cadre du programme *Promising* de l'Université Grenoble Alpes[2] a consisté à faire agir ensemble sur un thème choisi des étudiants et des publics variés. Le nombre de participants a oscillé entre 60 et 100 pour chacune des éditions. De 2012 à 2015, trois sessions se sont déroulées dans différents lieux culturels et universitaires grenoblois, dont le théâtre national, l'Hexagone, partenaire de recherches des universitaires impliqués sur des projets art - sciences depuis 10 ans (Martin-Juchat, 2012).

Par l'exploration des représentations contemporaines sur un thème donné, il s'agissait de renouveler les formes de la discussion, de la prise de décision et de l'action collective. Des projets collectifs ont ainsi révélé les représentations ambiantes, en phase avec les nombreux changements qui nous affectent aujourd'hui et les mutations tant annoncées pour nos sociétés. Et tout en réalisant ces projets, il s'agissait pour les participants de réfléchir à une méthode d'exploration des imaginaires émergents, qui serait reproductible susceptible d'un transfert à d'autres terrains. Peu exploré, l'imaginaire demeure encore largement mystérieux dans ses fonctionnements et une définition univoque apparaît très difficile à produire (Wunenburger, 2006). Dans ce texte, lorsque nous employons le terme au singulier, nous le considérerons comme une faculté mentale et corporelle productrice, grâce à des vécus à la fois mentaux, émotionnels et corporels de ce qui n'existe pas encore ou pas vraiment, ou de ce qui n'existera pas nécessairement. Ces vécus, complexes et jamais définitivement stabilisés, apparaissent ordinairement associés et rendus plus ou moins cohérents dans des ensembles que nous appelons les imaginaires, au pluriel. Les représentations, quant à elles, nous les définissions comme des images stabilisées par le biais de figures culturellement déterminées.

Chaque session de l'atelier a reposé sur un premier travail collectif portant sur l'examen des représentations associé à une thématique et sur la définition du mode opératoire de l'organisation des trois

1 Le collectif était composé des enseignants-chercheurs de l'Université de Grenoble Alpes Luc Gwiazdzinski (géographie), Fabienne Martin-Juchat (sciences de l'information et de la communication) et Thierry Ménissier (philosophie), d'Antoine Conjard (directeur du théâtre L'Hexagone-scène nationale de Meylan et instigateur des ateliers arts-sciences de Grenoble) et de Serge Gros, directeur du Conseil en Architecture, Urbanisme et Environnement de Grenoble.

2 A ce titre, cette recherche a bénéficié d'un financement du programme IDEFI n° ANR-11-IDEFI-0031

journées. Aussi, la conduite de projet s'est en permanence effectuée à deux niveaux : celui de la quête méthodologique d'une part et celui de l'exploration thématique de l'autre. Cette initiative était accompagnée d'une attention portée à la place dévolue dans le dispositif aux concepteurs-organisateurs : qu'ils ne se positionnent ni comme animateurs leaders, malgré la forte pression de certains participants, ni comme pourvoyeur d'idées, de concepts qui auraient été livrés « clés en main ». Le choix des thématiques s'est effectué à partir de réunions de travail du collectif des organisateurs, où l'on a cherché à percevoir/saisir les imaginaires émergents au-delà des représentations communes. Les trois thématiques explorées furent successivement : « Le circuit court » ; « L'imaginaire de la rencontre, entre organisation et surprise » et « L'innovation ordinaire ».

Une session de l'atelier de l'imaginaire se décompose en trois journées de travail, un mois environ sépare chaque journée. La première journée consiste en la découverte du système des représentations associées au thème. Puis ont lieu des ateliers où des groupes doivent définir la manière dont ils vont aller cueillir sur le territoire des imaginaires émergents sur la thématique. Les groupes d'une dizaine de personnes étaient régis par le principe de mixité. Se sont donc trouvés associés des étudiants en formation initiale ou en formation continue, des enseignants, des chercheurs, des acteurs publics et privés, des retraités.

Les groupes devaient inventer les rudiments d'un protocole devant définir les modes du faire ensemble. Durant ces temps, les demandes de certitudes et de représentations toutes faites ont été les plus fortes. Des réactions émotionnelles ont également émergé face au ferme refus des concepteurs-organisateurs de se positionner comme des savants qui feraient face à des ignorants. Les groupes projets avaient ensuite la mission d'aller récolter des témoignages/données pour aboutir à une production livrée lors de la dernière journée des imaginaires émergents. La forme de la restitution était volontairement libre et les performances encouragées.

Ces conditions relatées, il convient maintenant d'en préciser les conditions de possibilité et de mettre en évidence ses enjeux et ses limites, notamment à partir de retours collectés auprès des participants et des observations des chercheurs. Comment, pourquoi et à quelles fins œuvrer aujourd'hui à l'enseignement de la participation et de la fabrique du faire ensemble en ancrant l'expérience dans un territoire métropolitain tel que l'écosystème d'innovation grenoblois ?

## 1. La signification politique de l'expérience

L'originalité du projet repose sur ce paradoxe assumé comme un postulat : le modèle politique de la participation, bien qu'il se diffuse actuellement et dans une large mesure au sein des démocraties occidentales, met les acteurs et les publics de la politique face à la difficile injonction de renouveler les représentations du dire et du faire ensemble. L'atelier de l'imaginaire a été conçu à partir des acquis théoriques des courants de la pragmatique (Dewey 1929, Goffman, 1974) intégrés en philosophie politique et sciences de la communication ; l'intention poursuivie a été non seulement de créer du sens par des mises en situations sensibles intégrant de l'improvisation, mais aussi d'interroger la pertinence et les limites de la fabrication de situations visant questionner les représentations ambiantes et les imaginaires possibles. Une des premières hypothèses de cet article est que les difficultés de la participation sont liées à une pauvreté des représentations relatives à la gestion et l'organisation du faire ensemble. Mieux encore, nos modes d'apprentissages académiques sont entravés par des cadres de l'expérience figés (au sens goffmanien du terme). En cause, les concepts fondamentaux qui structurent notre pensée sont hérités de conditions (historiques, sociales, politiques et civilisationnelles) rendant leur transformation difficile. D'un point de vue épistémologique, notre hypothèse est qu'il convient de concevoir des modèles de participation ancrée dans une théorie de l'action sensible incluant une théorie du sens partagé. Une mise en mouvement par l'interaction intégrant de l'improvisation peut ainsi révéler les stéréotypes et favoriser l'émergence d'imaginaires, fruit d'une coopération collective.

En tant que proposition politique, l'atelier de l'imaginaire s'inscrit dans la continuité de la double rupture engagée, à propos des rapports entre politique et imaginaire, par Claude Lefort et Cornelius Castoriadis. En contestant le marxisme dominant son époque, le premier a inscrit sa pensée dans le sillage de celle de Machiavel – le Machiavel républicain qui avait fait l'apologie des « tumulti » de l'ancienne Rome (Machiavel, 1531 ; Lefort, 1972 et 1981) ; avec l'atelier de l'imaginaire, il s'est agi pareillement à la fois de prendre conscience, grâce à l'action collective semi-structurée, que des systèmes d'images structurant la réalité sociale du fait qu'ils orientent subtilement nos conduites, nos représentations mentales et jusqu'à nos émotions, et de proposer des systèmes d'images originaux et alternatifs, ce qui revient à affirmer

le primat de l'imaginaire en politique. Cela implique, d'abord, qu'on remette en question la fiction fondationnaliste telle que la tradition occidentale l'a développée après Hobbes (Hobbes, 1651) : s'il cimente en effet l'institution, le consentement à l'Etat n'est pas ce qui fait qu'une collectivité est politiquement vivante. Cela implique, ensuite, que l'on renverse le rapport entre la rationalité et émotion esthésique et esthétique dans la production du sens (Winkin, 1996, Galinon-Mélénec, Martin-Juchat 2007, Boutaud, Veron, 2007). Et enfin qu'on fasse l'hypothèse que ce n'est pas l'activité du travail ou la production économique qui à elles seules dotent de sens la communauté humaine, mais des activités non directement ni essentiellement productives telles que la détection et la prise de conscience collective, voire la cocréation d'images communes joue ici un rôle fondamental. En suivant Castoriadis, œuvrer à l'appréhension des imaginaires conduit en quelque sorte à réinventer la consistance du réel (Castoriadis, 1975, p. 8). C'est donc en refusant de se vouer à « la quête de la certitude », et en dénonçant le besoin psychologique de réassurance qui guide ordinairement cette quête que l'on peut tout à la fois opérer une salutaire critique de la philosophie qui ranime cette dernière par l'exercice et doter les citoyens de moyens de savoir et d'action leur offrant une liberté plus effective (Dewey, 2014).

Dans la tradition philosophique occidentale, l'imaginaire a souvent passé pour une faculté facilement trompeuse, de surcroît réputée susceptible de servir à tromper ; en contrepoint, Bachelard, un des seuls philosophes de la tradition rationaliste ayant pris l'imaginaire au sérieux, a établi comment des images incorporées à des objets accompagnent toujours la connaissance et se lient à elle lorsqu'elle se tourne vers la réalité (Bachelard, 1938). En suivant Bachelard, l'hypothèse est que, si l'on veut comprendre pourquoi des concepts potentiellement obsolètes sont en mesure de continuer à structurer le jugement, il convient de déterminer quelles images, associées en systèmes cohérents et liés aux objets du monde, leur permettent d'adhérer à une réalité qui n'est plus celle pour la compréhension de laquelle ils ont été inventés. En prenant acte du risque d'obsolescence possible du modèle politique de la République hérité de la modernité (Ménissier, 2011), une réflexion renouvelée sur le concept de liberté collective apparaît aujourd'hui nécessaire. Pour cela, il faut faire l'hypothèse que les cadres conceptuels et les imaginaires associés verrouillent littéralement la perception des possibles qui permettraient à des solutions politiques et productives alternatives de prendre consistance et de s'établir de manière durable.

Comment modifier et transformer les systèmes d'images et de concepts qui nous tournent vers des modes de pensée et d'action issus d'un autre temps ? Si l'on en juge tant par les innombrables productions de la publicité que par les certitudes du marketing, les systèmes d'images semblent aujourd'hui plutôt pléthoriques que rares. Centré sur la faculté à produire des choix de consommation visant la jouissance privée, il favorise les systèmes d'images dépolitisés ou dépolitisants, et privilégie les affects primaires de répulsion et de satisfaction. Il convient également de comprendre ce phénomène comme un reflet de la situation de l'homme moderne telle qu'Hannah Arendt la qualifiait avec le concept original d'« aliénation-du-monde » [Arendt, 1958, chap. VI, p. 260-267 ; Arendt, 1968, chap. II, p. 637-640]. Ce concept désigne la posture de l'humain qui, soumis à la force de conviction des vérités scientifiques, préfère les calculs rationnels aux évidences sensibles. Arendt identifie une des premières expressions de cette situation dans la manière dont Descartes recommandait au philosophe de douter de ses sens. Uniquement déterminée par la rationalité, l'existence humaine prend le risque de se couper des évidences sensibles qui, dans leur simplicité, constituent la base du bon sens ; c'est pourquoi l'auteur des Origines du totalitarisme estimait que non seulement ni la science ni la philosophie modernes n'avaient été en capacité de contrer la montée de la barbarie politique du XX^e^ siècle, mais qu'elles en avaient en quelque sorte fourni malgré elles les conditions de possibilité psychologiques (Ménissier, 2012). La dynamique de l'innovation augmente l'aliénation-du-monde en rendant les humains étrangers à l'évidence de leur sensibilité spontanée ou de leur désir naturel aussi bien qu'elle leur fait courir le risque de les couper de leur socialité élémentaire.

## 2. L'ambition pédagogique d'un dispositif innovant

Dans la continuité de cet ancrage en théorie politique et de la communication ancrée dans une épistémologie de l'expérience sensible en tant que processus de formation, l'atelier de l'imaginaire a visé à prendre conscience des représentations ambiantes non seulement intellectuellement, mais également émotionnellement et, par le mouvement de l'action en partie improvisée, à œuvrer à la création et l'émergence de nouveaux imaginaires. Aussi s'est-il agi pour les enseignants-chercheurs de faire participer chacun des étudiants dont il assumait la responsabilité de la formation. D'un point de vue pédagogique, le propos était en effet de faire évoluer les modèles

de constitution et de transmission des imaginaires. Or ce travail sur les imaginaires ne peut se faire que par des mises en situation, des expériences au sens de Dewey qui seules peuvent permettre aux acteurs de ressentir par l'incertitude et la vacuité du mouvement non prévu, les limites de leurs représentations. Le faire ensemble se construit dans l'éprouvé ensemble. Par l'action, le mouvement pensé et improvisé, une intelligence collective a émergé, structurée par un agir partiellement anticipé.

On l'a rappelé plus haut, la méthodologie a été co-construite par les enseignants chercheurs et les partenaires non universitaires, dans la continuité de travaux de recherche précédemment menés à partir de ces mêmes principes méthodologiques issus de l'anthropologie par la communication de la sémio-pragmatique (Winkin, 1996 ; Boutaud, Véron, 2007 ; Martin-Juchat, 2008, 2012 ; Martin-Juchat & Zammouri, 2013). Cette démarche était motivée par la critique du contexte universitaire où, souvent, la démarche scientifique se révèle impuissante à générer une mise en mouvement par l'action pédagogique qui seule semble pouvoir produire un déplacement cognitif. Peut-on proposer une expérience pédagogique, en sortant du cadre « enseignant enseigné », « sachant ignorant », réglementé et programmé (comment, avec qui et surtout pourquoi ?) ? L'Université, comme toutes les institutions, est structurée dans ses propositions par des langages, des récits, des modèles de l'action et de son évaluation. Or, la conception des modèles pédagogiques est issue d'une vulgate des modèles les plus courants en management de projet. Ces modèles structurent les imaginaires de la pédagogie universitaire et de la définition du « savoir » à transmettre (Bensaude-Vincent, 2000) et de « quel savoir pour pourvoir construire ensemble » ?

Aussi, ce collectif s'est-il donné comme objectif de faire vivre des situations visant à bousculer les dualismes post-structuralistes caractéristiques des modèles qui limitent les imaginaires présents. Notre propos a été de révéler par l'action intégrant des moments improvisés, les impasses des systèmes d'oppositions binaires du type : liberté vs performance ; temps libre vs temps contraint ; créativité vs gestion ; efficacité vs émotivité ; hiérarchie vs improvisation. Une telle démarche implique de repenser le leadership et sa circulation au sein des collectifs, en tout cas elle bouscule les représentations dominantes de la participation dans la construction d'un projet collectif, souvent celles très processuelles, verbocentrées et organisées, dans les faits, autour d'un seul leader qui par le langage est responsable de la clarification et

de la cohésion. L'ensemble de ces modèles rationnels n'intègre pas des processus somatico-cognitifs qui pourtant sont essentiels la construction du faire ensemble (Martin-Juchat, 2008). L'improvisation repose sur l'abduction qui au côté de l'induction et de la déduction permet de faire des découvertes non prévues et de poser des hypothèses explicatives d'un phénomène au-delà de celles obtenues par une simple logique de causalité ; elle implique qu'on accepte l'aléa, l'incertitude, le doute et que l'on développe l'imagination des causalités possibles afin que se renouvelle la créativité et que puisse émerger la sérendipité[1] (Lahire et Rosental, 2008, pp. 88-89). C'est pour cela que dans le déroulement des trois journées ont été intégrés des temps d'improvisation afin que les groupes trouvent des effets non anticipés de leurs actions, fenêtre ouverte vers des imaginaires non stabilisés.

## 3. Des témoignages de participants-étudiants

Les participants aux ateliers de l'imaginaire inscrits dans les formations universitaires impliquées[2] ont conclu leur formation en réalisant des dossiers visant à en rendre compte de leur point de vue. Il s'agissait notamment de favoriser chez les participants la prise de recul, l'émergence de compétences réflexives et de stimuler le sens critique. L'équipe pédagogique a, au total, pu exploiter une quarantaine de rendus qualitatifs produits par groupe de trois participants. En voici les principaux résultats en miroir des observations des chercheurs. Ces témoignages ont permis de faire le point sur ce qu'ont compris les étudiants de la démarche. Ils ont rendu perplexes les organisateurs face à la dimension imprévisible et inattendue des résultats, au final en miroir de cette dernière. La première grande surprise a été d'observer que la mise en mouvement et en leadership des étudiants n'a été vraiment possible qu'à partir du moment où les organisateurs se sont volontairement mis en retrait. Tout se passe comme si une forme de vacuité, potentiellement

1 Le terme de *Serendipity* ou sagacité accidentelle, terme issu d'un conte persan puis néologisme produit par l'écrivain Horace Walpole en 1754, est définie comme le don de faire par hasard des découvertes heureuses. Sur les différents emplois du terme de sérendipité envisagés de manière problématique, cf. Catellin, 2014.

2 Ces formations sont les trois masters de l'Université de Grenoble Alpes : Médiation-Art-Culture, option info-com (Institut de la Communication et des Médias), Innovation et territoire (Institut de Géographie Alpine de Grenoble), Management de l'innovation (IAE de Grenoble), promotions 2012-2013, 2013-2014 et 2014-2015.

désagréable au début de l'expérience, était nécessaire afin de mettre en place l'initiative indispensable à l'improvisation.

Certains participants n'ont pas saisi les enjeux de la méthode, car ils se sont focalisés sur l'attente de contenus directement liés aux thèmes traités. Or, l'atelier de l'imaginaire a eu pour objectif pédagogique de promouvoir l'idéologie du faire ensemble, de la rencontre, du circuit court et de la participation citoyenne. Retrouvant cette intention et l'assumant dans le cours même de l'expérimentation, certains participants paraissent s'être rapidement accoutumés à traduire une expérience pédagogique en compétences, puisque grâce aux ateliers, ils ont appris à concevoir des dispositifs qui favorisent la rencontre, les circuits courts, la valorisation de modes d'innovation ordinaires. Pour exemple, la première année, ce témoignage : « La problématique des circuits courts, en lien avec la consommation et la production, s›inscrit dans le contexte de la vie de tous les jours. C›est un concept concret, en plein développement, qui mérite de ne pas seulement être théorisé, mais bien expérimenté et confronté à la réalité de l›ensemble des citoyens. L›objectif, dans une logique de développement durable, est de vulgariser cette idée de circuits courts afin que chacun soit à même d›appliquer ces principes au quotidien. Pour mieux comprendre ce concept et tester de nouveaux dispositifs, l'implication corporelle et l'engagement, sur le terrain, sont donc nécessaires ». Autre témoignage de la puissance de renouvellement offerte par le dispositif, lors de la deuxième année, certains participants ont même déclaré : « grâce à l'atelier, nous savons désormais, ce qu'est une vraie rencontre et qu'il y a peu d'espaces pour des rencontres dans l'espace urbain ».

Un autre constat frappant relève la grande difficulté, et parfois l'impossibilité systémique et en partie normale et légitime que les étudiants éprouvent à sortir de la relation enseignant-enseigné tel qu'elle est configurée et pensée par l'institution. Seul le retrait des enseignants-organisateurs a permis l'émergence de leaders dans les groupes. Une étudiante a spontanément déclaré à un enseignant durant une session : « de toutes les façons quoique vous fassiez vous resterez un prof qui va au final m'évaluer », rappelant le cadre universitaire perçu comme coercitif auquel les enseignants-chercheurs étaient censés ne pas pouvoir échapper. Dans la représentation qui sous-tend ce témoignage, si une note ne vient pas récompenser-sanctionner l'engagement personnel, il n'y a pas de cadre pédagogique, et s'il n'y a pas de cadre, aucun engagement ni même de présence n'est possible de la part des étudiants dont l'attention est proportionnelle à l'obtention de crédits ECTS.

Dans un registre différent, un témoignage particulièrement intéressant atteste de la prise de conscience des écarts de représentations culturelles entre les communautés : « la première matinée, on ne parlait pas la même langue, les étudiants en urbanisme, on n'arrivait pas à se comprendre et pourtant à la fin on a réussi à faire ensemble ». Enfin, certains étudiants ont perçu l'expérience comme une méthode d'apprentissage de l'investigation ethnographique. Dans les termes d'un étudiant, « cette méthode peut tout à fait être transposée dans notre société moderne. Elle est par exemple utilisée par des entreprises, qui dépêchent des anthropologues en immersion dans le quotidien de leurs consommateurs afin de mieux comprendre leurs attentes et leurs besoins ». Ou encore, selon un autre témoignage : « La participation permet d'être en contact direct avec la réalité du terrain et de ne passer ainsi par aucun intermédiaire, pour plus de fidélité à la réalité observée. Elle permet aussi de rompre avec l'ethnocentrisme, en abandonnant en quelque sorte son statut de chercheur, en se défaisant de sa propre culture, pour revêtir un nouveau positionnement. Le jugement devient ainsi plus objectif. La méthode de la participation permet donc de comprendre au mieux les phénomènes étudiés puisqu›ils sont ressentis par le chercheur, qui ne se contente plus seulement d'observer, mais bien d'expérimenter, de vivre ».

Pour d'autres, la méthode a été interprétée comme un démonstrateur de l'importance et de la pertinence de travailler sur l'imaginaire par le biais du mouvement dans le but de générer de la valeur ajoutée économique. Pour exemple, ce témoignage : « C'est en effet l'imagination qui est le fleuron de la créativité et donc de l'innovation. Les idées pour le développement de nouveaux dispositifs se trouvent dans l'imaginaire des uns et des autres. Chacun a à la fois besoin de se nourrir des idées des autres, mais aussi de confirmer ses propres idées par l'approbation de ceux qui réfléchissent dans ce même sens. L'innovation n'est donc certainement pas possible sans une participation collective, une mise en commun des imaginaires de plusieurs chercheurs ». Ou à l'inverse, un autre étudiant particulièrement ému : « moi, je ne peux pas, si je n'ai pas le plan, la théorie, avant la pratique, ce n'est pas possible de m'impliquer ».

## 4. Enjeux et limites

Cette expérience a mis en rapport des logiques d'intérêts qui, d'ordinaire, ont tendance à ne pas interférer, voire à ne pas se

comprendre et dont l'incompréhension mutuelle produit des effets néfastes pour l'intérêt général. Les expériences successives de l'atelier de l'imaginaire ont permis d'interroger le rapport entre l'individu et le collectif, les processus d'engagement, la place du leadership, et d'une autorité structurante et rassurante. En sortant les étudiants du cadre habituel de la rencontre pédagogique, cette expérience a finalement eu pour effet de déplacer le centre de gravité de l'action de formation en termes de responsabilité. Si elle n'a pas entièrement coupé les enseignants-chercheurs de leur nécessaire responsabilisation – ils la conservaient en tant qu'instigateurs de l'expérimentation et organisateurs – elle a contribué à en conférer une part aux participants, notamment en faisant de ces derniers les responsables de leur propre engagement ainsi que des contenus qui étaient finalement produits par les biais des protocoles exposés lors de la session finale. En leur demandant de décider des conditions du faire ensemble, des modes d'intervention et de participation, cette expérience a permis d'interroger les groupes dans leur besoin de réassurance, elle a impliqué qu'ils assument une certaine peur du vide liée à l'absence d'un leader légitime et d'une parole structurante.

Au final, l'atelier de l'imaginaire a-t-il produit un « monde commun » ? Sur un temps de formation aussi cours, le dispositif a plutôt fait prendre conscience aux participants de leurs difficultés à produire des imaginaires originaux, de leur attitude commune face aux représentations dominantes et surtout, il a permis l'émergence d'une action commune qui par l'implication sensible a renouvelé leur conscience réflexive, critique et politique.

## *Références*

Arendt, H. (1958). *Condition de l'Homme moderne*. trad. H. Fradier, in Arendt, H., *L'humaine condition*, édition sous la dir. de P. Raynaud, Paris : Gallimard, 2012.

Arendt, H. (1968) *La crise de la culture*, trad. sous la dir. de P. Lévy, in Arendt, H., *L'humaine condition*, *op. cit*.

Bachelard, G. (1938). *La Formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*. Paris : Librairie J. Vrin, 1975.

Bensaude-Vincent, B. (2000). *L'opinion publique et la science. À chacun son ignorance*. Paris : Synthélabo.

Boutaud J.-J., & Véron E. (2007). *Sémiotique ouverte. Itinéraires sémiotiques en communication*. Paris : Hermès Lavoisier.

Castoriadis, C. (1975). *L'institution imaginaire la société*. Paris : Editions du Seuil.

Catellin, S. (2014). *Sérendipité. Du conte au concept*. Paris : Éditions du Seuil.

Dewey, J.,(1929). *La quête de la certitude. Une étude de la relation entre connaissance et action*, trad. P. Savidan, Paris : Gallimard, 2014.

Galinon-Mélénec B., & Martin-Juchat F. (dir.), (2007). *Le corps communicant - Le XXIe siècle, civilisation du corps ?* Paris : L'Harmattan.

Goffman, E. (1974). *Les cadres de l'expérience*. Trad. I. Joseph, Paris : Les Éditions de Minuit 1991.

Hobbes, T. (1651). *Le Léviathan*. trad. J. Tricaud, Paris : Sirey, 1971.

Lahire, B., & Rosental, C. (dir.), (2008). *La cognition au prisme des sciences sociales*. Paris : Archives contemporaines Editions.

Lefort, C. (1972). *Le travail de l'œuvre Machiavel*. Paris : Gallimard.

Lefort, C. (1981). *L'invention démocratique. Les limites de la domination totalitaire*. Paris : LGF.

Lyotard, J.-F. (1979). *La Condition postmoderne. Rapport sur le savoir*. Paris : Editions de Minuit.

Machiavel, N. (1531). *Discours sur la première décade de Tite-Live*. trad. A. Fontana et X. Tabet, Paris : Gallimard, 2004.

Martin-Juchat, F. (2008). *Le Corps et les médias : la chair éprouvée par les médias et les espaces sociaux*. Bruxelles, Belgique : De Boeck.

Martin-Juchat, F. (2012). « Mettre en scène la coopération entre arts et sciences », in la revue *Culture et Musées 19 – Entre arts et sciences*, 43-66.

Martin-Juchat, F., Zammouri, H. (2013). « Expérimenter les relations entre artistes et scientifiques : l'appropriation de capteurs de mouvement par des danseurs », revue *ESSACHESS - Méthodes expérimentales en communication, Volume 6, n° 1(11*), url : http://www.essachess.com/index.php/jcs/article/view/199.

Ménissier, T. (2011). *La Liberté des contemporains. Pourquoi il faut rénover la République*. Grenoble : PUG.

Ménissier, T. (2012). « Pour une connaissance émotionnelle de la domination. Une lecture des *Origines du totalitarisme* d'Hannah Arendt », *Ethique, Politique Religions*, 1/2012, 87-102.

Winkin, Y. (1996). *Anthropologie de la communication*. Bruxelles : De Boeck.

Wunenburger, J.-J. (2006). *L'Imaginaire*. Paris : PUF.